
ALPHONSE DAUDET, ÉCRIVAIN ET CURISTE

Fortunade DAVIET-NOUAL*

Résumé

Le célèbre écrivain Alphonse Daudet, l'auteur de la non moins célèbre *Petite chèvre de M. Seguin*, contracte très jeune la syphilis. Les douleurs se manifestent de plus en plus à partir de la quarante-cinquième année de l'écrivain, et ne le lâcheront jamais jusqu'à sa mort, survenue le 16 décembre 1897, à cinquante-sept ans. L'une des seules médications qui est proposée à Daudet, pour tâcher d'enrayer sa souffrance, est le thermalisme. Durant toute sa vie, il prend donc régulièrement les eaux, à Allevard-les-Bains (1879), à Royat (1880), à Nérès-les-Bains (1882), à Aix-les-Bains (1884), à Lamalou-les-Bains (1885, 1886, 1887, 1888¹). Pour l'écrivain, la ville d'eaux est le lieu de la maladie et des malades, le lieu de la souffrance. À ses yeux, le thermalisme qu'il a beaucoup pratiqué, faute de mieux, est inutile.

Abstract

Alphonse Daudet, writer and spa-curist

The famous novelist Alphonse Daudet, who wrote the not least famous *Petite Chèvre de M. Seguin*, caught syphilis while he was still a very young man. Associated pains started increasing from the age of 45, and would not disappear until Daudet died on December 16th 1897, aged 57. Thermalism was one of the only therapies proposed to Daudet by his doctors in order to ease his suffering. Throughout his life, he therefore had to take healing waters on a regular basis in various cities, such as Allevard-les-Bains (1879), Royat (1880), Neris-les-Bains (1882), Aix-les-Bains (1884) and Lamalou-les-Bains (1885, 1886, 1887, 1888²). For the French writer, the thermal city is the place of illness and ill people, actually the place of all sufferings. In his mind, thermalism, which he did practice a lot in the absence of any other treatment, was useless.

* Doctorante en littérature française, à Paris IV-Sorbonne. 9 rue du colombier, 89220 Rogny-les-Sept-Écluses. Courriel : fortunade.dn@gmail.com

¹. Certains biographes avancent également les années 1890, 1893 et 1895 mais nous n'avons pu confirmer ces informations.

². Some biographers also mentioned that he was there in 1890, 1893, 1895 but we have not been able to find evidence of this.

Le tabès

La jeunesse d'Alphonse Daudet, né en 1840, est une vie de bohème, voire de débauche, où règnent l'absinthe et les parties fines. Il contracte la syphilis dans les bras d'une maîtresse de passage, selon certains à dix-sept ans¹, selon d'autres à vingt-et-un ans². Beau mais "pâle, maigre, plus petit Chose que jamais"³, Daudet n'est pas doté d'une constitution robuste, et il lui arrive de cracher du sang. En 1868, trois ans après avoir écrit *Les Lettres de mon moulin*, il épouse Julia Allard ; c'est la fin de sa vie dissolue. Dix ans plus tard, en 1878, les crachements de sang reviennent, plus nombreux. Daudet ne sait alors pas s'ils ont pour origine la syphilis ou la tuberculose, et croit être arrivé au terme de sa vie. Sa femme le calme, le soigne ; il se rétablit et continue à écrire. En 1879, Daudet connaît de nouveau des soucis de santé, des hémoptysies et des problèmes respiratoires. En 1885, la souffrance est de plus en plus intolérable. Daudet consulte régulièrement le docteur Potain et le professeur Charcot. Le diagnostic est posé au printemps 1885 : le mal est bien d'origine syphilitique. Des années, plus tard, son fils Léon se souvient des paroles de son père :

"Eh bien voilà : Charcot m'a dit la vérité, que je pressentais aussi. Mais rassure-toi. Je suis atteint de tabès, de façon indiscutable, de tabès classique. (Il a examiné mes réflexes avec son petit marteau et il a fait cela avec une adresse !) Mais de tabès lent. [...]

Tu vois, gosse, je puis dire comme Montaigne, avec sa merveilleuse colique : "Mon bonhomme, c'est fait." Viens m'embrasser... Surtout pas un mot à ta mère."⁴

Le diagnostic posé, Charcot conseille à son patient et ami d'aller prendre les eaux de Lamalou-les-Bains. L'espoir renaît chez les Daudet, comme en témoigne une lettre d'août 1885, dans laquelle Mme Daudet écrit à Edmond de Goncourt :

Alphonse souffre par moment de vives douleurs, qui s'apaisent ensuite. De l'appétit, mais pas de sommeil. J'espère en Lamalou dont on nous vante les effets et j'ai hâte d'y être⁵.

Ce choix est-il purement médical ou est-il lié au fait que le professeur de la Salpêtrière est aussi actionnaire de cette station thermale ? Toujours est-il qu'à partir de 1885, Daudet fait de fréquents séjours à Lamalou-les-Bains, dans l'Hérault.

La syphilis progressant, Daudet a de plus en plus de mal à se déplacer :

Quelquefois, sous le pied, une coupure, fine, fine – un cheveu. Ou bien des coups de canif sous l'ongle de l'orteil. Le supplice des brodequins de bois aux chevilles. Des dents de rats très aiguës grignotant les doigts de pieds⁶.

¹. Sebastian Dieguez et Julien Bogousslavsky. Daudet, L'homme-orchestre de la douleur. *Cerveau et psycho*, n°9, mars - mai 2005.

². Professeur J. Normand et le docteur M. Talichet, *Les Daudet et la Médecine*. Conférence à l'Institut de l'histoire de la médecine, Lyon, 15 décembre 1992, p. 74.

³. Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*, chap. VIII "Les yeux noirs".

⁴. Léon Daudet, *Quand vivait mon père (souvenirs inédits)*, Paris, Grasset, 1940, p. 213-214.

⁵. H. L. Alphonse Daudet et Goncourt. *Le Gaulois*, 19 décembre 1897.

⁶. Alphonse Daudet, *La Douleur* [1931], notes et postface de Jérôme Solal, Paris, Mille et une Nuits, 2002, p. 21.

La maladie détruit l'écrivain ; il vieillit, ses traits se décomposent, et son corps devient débile. *La Doulou* s'ouvre sur un constat, celui des ravages opérés par le mal :

Devant la glace de ma cabine, à la douche, quel émacement ! Le drôle de petit vieux que je suis tout à coup devenu.

Sauté de quarante-cinq ans à soixante-cinq. Vingt ans que je n'ai pas vécus⁷.

Son corps est devenu "[s]a carcasse"⁸, une "marionnette détraquée" dont les mouvements sont de plus en plus difficilement réalisables. Tous les membres sont touchés, la souffrance est diffuse, "c'est une infiltration"⁹. "Je souffre, je souffre, j'en deviens monotone"¹⁰, écrit-il à Edmond de Goncourt le 20 août 1886.

Toujours très à l'écoute de ses maux, toujours très attentif à ses symptômes, Daudet note que sa mémoire parfois lui manque.

L'horrible, c'était que je ne reconnaissais pas mon cabinet. [...] Peu à peu, mon esprit s'est rouvert, les facultés remises en place¹¹.

L'intelligence toujours debout, mais la faculté de sentir qui s'émousse. Je ne suis plus bon comme j'étais¹².

Si la morphine, prise à haute dose, peut égarer parfois sa raison, Daudet reste très lucide, et ses douleurs ne le lâchent pas. Sa santé décline de plus en plus. Et, le 16 décembre 1897, Alphonse Daudet décède entouré de sa famille.

Cures thermales d'Alphonse Daudet

Daudet se rend à de nombreuses reprises prendre les eaux sur le conseil de ses médecins. Il va à Allevard-les-Bains, dans le Dauphiné, en août 1879, à Royat en Auvergne à l'été 1880, à Nérès-les-Bains toujours en Auvergne, aux mois d'août 1882 et 1884 – il passe ensuite à Aix-les-Bains¹³, à Lamalou-les-Bains dans les Pyrénées en août 1885, 1886, 1887, 1888. La ville thermale n'est pas qu'un lieu de soin, c'est aussi un lieu d'inspiration et d'écriture. L'écrivain s'y repose et lit *les Essais* de Montaigne qu'il apporte lorsqu'il prend les eaux. "Je n'écris pas, je lis Montaigne au bain, le reste du temps je végète sans joie, dans ce pays plat, ce milieu plat¹⁴", explique-il à Edmond de Goncourt, en août 1884, de Nérès-les-Bains. C'est également lors de ses cures que Daudet commence à écrire dans ses petits carnets ce qui deviendra *La Doulou* – journal de la douleur qu'il

⁷. *Ibid.*, p. 7.

⁸. *Ibid.*, p. 10.

⁹. *Ibid.*, p. 23.

¹⁰. Edmond de Goncourt - Alphonse Daudet, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Dufief, avec la collaboration d'Anne-Simone Dufief, Genève, Droz, 1996, p. 161.

¹¹. Daudet, *La Doulou*, éd. cit., p. 27.

¹². *Ibid.*, p. 17.

¹³. C'est ce que rappelle Léon Daudet : "Il fut cependant décidé que mon père irait prendre les eaux à Allevard en Savoie, renommées pour leur action sur les bronches et que nous ferions un crochet par Aix-les-Bains où le docteur-poète Cazalis avait une nombreuse clientèle". Léon Daudet, *op. cit.*, p. 119-120.

¹⁴. Edmond de Goncourt - Alphonse Daudet, *Correspondance*, éd. cit., p. 161.

tient de 1885 à 1895. La cure n'a pas de secret pour cet écrivain souffrant mais qui conserve néanmoins son don d'observation et d'analyse.

La cure dans un roman

Dans *Numa Roumestan*, Hortense Le Quesnoy, la belle-sœur du personnage éponyme, est une jeune fille entière et imaginative mais qui n'arrive pas à se débarrasser de sa toux. En août 1876, elle est envoyée en cure à Arvillard-les-Bains, nom choisi par Alphonse Daudet pour décrire Allevard où il avait pris les eaux, sur le conseil du docteur Potain (qui passait ses vacances non loin de là, à Uriage). Dans ce roman, Daudet consacre deux chapitres intitulés "Une ville d'eaux"¹⁵, ainsi que quelques pages isolées, à l'évocation de la station thermale.

Le premier chapitre "Une ville d'eau" est une lettre qu'Hortense écrit à sa sœur, dans laquelle elle raconte son quotidien de curiste :

Deux heures d'inhalation en quatre fois, tous les jours ! Personne ici n'inhale autant que moi, c'est-à-dire que je suis un vrai phénomène. On me regarde beaucoup à cause de cela et j'en ai quelque fierté.

Pas d'autre traitement, du reste, à part le verre d'eau minérale que je vais boire à la source matin et soir et qui doit triompher du voile obstiné que ce vilain rhume m'a laissé sur la voix. C'est la spécialité des eaux d'Arvillard¹⁶.

Les autres curistes que rencontre Hortense sont tous des malades, au "teint blafard", des jeunes "à la taille voûtée"¹⁷, "d'autres visages les traits tirés, l'expression découragée"¹⁸. "C'est vrai que je n'ai jamais vu une pâleur pareille, de la cire ?"¹⁹, note Hortense. Comme chez Maupassant, sous la plume de Daudet, on retrouve l'âpreté au gain et le ridicule de certains médecins, notamment à travers le personnage du docteur rebaptisé par Hortense "M. C'est-ce qui faut"²⁰. Toutefois, Daudet offre une autre vision du médecin à travers le personnage du docteur Bouchereau, qui passa sa vie à soigner et à voir mourir les autres. Il s'agit d'un homme bon, bien que désabusé. Loin d'affirmer le pouvoir de la médecine, loin de faire croire à une guérison improbable, son langage est au contraire très direct. Daudet place ainsi dans sa bouche un discours sincère, honnête, mais définitivement pessimiste et fataliste :

Nous autres médecins, parce que nous avons l'air comme ça, on croit que nous ne sentons rien, que nous ne soignons dans le malade que la maladie, jamais l'être humain et souffrant ? Grande erreur !... j'ai vu mon maître Dupuytren, qui passait pourtant pour un dur à cuire, pleurer à chaudes larmes devant un pauvre petit diphtéritique qui disait doucement que ça l'ennuyait de mourir... Et ces appels déchirants des angoisses

¹⁵. Alphonse Daudet, *Numa Roumestan. Mœurs parisiennes*, Paris, Nelson, (1880) 1915 - chapitres XI et XII : "Une ville d'eaux", p. 207-249.

¹⁶. *Ibid.*, p. 208.

¹⁷. *Ibid.*, p. 213.

¹⁸. *Ibid.*, p. 221.

¹⁹. *Ibid.*, p. 221.

²⁰. *Ibid.*, p. 22.

maternelles, ces mains passionnées qui vous pétrissent le bras : “Mon enfant ! Sauvez mon enfant ! ” Et les pères qui se raidissent pour vous dire d’une voix bien mâle, avec de grosses larmes le long des joues : “Vous nous tirerez de là, n’est-ce pas, docteur ?...” On a beau s’aguerrir, ces désespoirs vous poignent le cœur déjà atteint !... [...] Je meurs de la souffrance des autres²¹.

Hortense est persuadée d’être en pleine santé, mais la maladie est là, et la jeune femme ne guérira pas.

Les cures laissent à Daudet, au mieux un sentiment d’inutilité, au pire des souvenirs d’angoisse et de solitude. La ville d’eaux est avant tout le pays de la maladie, des personnes valétudinaires et cacochymes. C’est le lieu de la déchéance, de la décrépitude, de la souffrance physique et morale. Comme il l’écrit dans *Numa Roumestan* :

C’est la tristesse des villes d’eaux, ces misères de santé qu’on y rencontre, ces toux entêtées, mal assourdis par les cloisons d’hôtel, ces précautions de mouchoirs sur les bouches pour éviter l’air, ces causeries, ces confidences dont on devine le sens aux gestes douloureux montrant toujours la poitrine ou l’épaule vers la clavicule, et les démarches somnolentes, les pas trainants, l’idée fixe du mal²².

Dans *Au pays de la douleur*, partie de *La Doulou*, Daudet évoque la station thermale de Nérès-les-Bains, située dans l’Allier, dans laquelle on y soignait les maladies nerveuses et les rhumatismes. Il mentionne aussi celle de Lamalou-les-Bains. Lieu de la maladie, la station thermale ne semble vivre et ne parler que de cela – le secret médical n’étant que peu gardé à cette époque. C’est un univers tragi-comique qui est présenté avec son long défilé de malades, que Daudet décrit avec une pointe d’humour noir et de sarcasme :

Mme C***, jeune encore veuve d’un officier de marine, laide, les yeux trop noirs, le nez taché de plaques rouges ; petite glace à main où elle regarde tout le temps ce nez. Voit partout des scorpions, des araignées, du sang sur les mains [...]. Donne à l’hôtel l’aspect d’une maison de fous.

Et puis la générale P***. La “mère de la maréchaussée”. [...] Vieille coquette, fabriquée, “bonne Madame”, et donne encore de fiers coups de dents avec son râtelier²³.

Le commandant Z***. Répétition de danse avec le pauvre aveugle criant aux ataxiques : “En place pour la pastourelle !”. L’air imbécile au milieu du salon²⁴.

Il note les déchéances physiques des autres malades, au point de parler de “silhouettes”, tant les curistes peuvent être égrotesques et marqués par leur maladie :

Silhouette du professeur de mathématiques de Clermont, à Nérès ; Le premier que j’aie vu atteint de mon mal, mais plus loin que moi sur le chemin.

Je pense à lui, je le vois avançant ses pieds, l’un après l’autre, bien à plat, chancelant : sur la glace. Pitié. Les bonnes de l’hôtel racontaient qu’il pissait au lit²⁵.

²¹. *Ibid.*, p. 238-239.

²². *Ibid.*, p. 212-213.

²³. Alphonse Daudet, *La Doulou*, éd. cit., p. 47.

²⁴. *Ibid.*, p. 60.

²⁵. *Ibid.*, p. 48.

Le pas des ataxiques, cannes, béquilles, quelquefois le bruit d'une chute, Dialogue des garçons (en patois) : "Qu'est-ce que c'est ? – Ce n'est rien... Le vieux qui s'est encore foutu par terre"²⁶.

La ville thermale est aussi le lieu de la solitude, pesante. En outre, côtoyer d'autres malades n'est pas encourageant pour quelqu'un qui l'est soi-même. De Nérès, en 1882, Alphonse Daudet écrit à Edmond de Goncourt au moment de son vingt-et-unième bain, "égayé de quelques douches" :

J'ai travaillé [sic.], causé avec des rhumatisants et des névropathes, cerveaux affaiblis se mettant à dix pour chercher le mot qui manque, conversations sans dates, ni noms propres, ni noms de pays. Hier à dîner, une voisine de table a cherché pendant un quart d'heure le mot "industriel". J'espère n'être pas pris dans cet horrible mal car je fais un livre bien difficile²⁷.

Le moral et l'optimisme font défaut à Daudet. Fin août 1887, en cure à Lamalou-les-Bains, découragé, il écrit à Goncourt :

Goncourt de mon cœur, Goncourt mon grand frère, la saison m'est cruelle cette année à Lamalou-les-Bains. Souffert presque tout le temps, et dans l'intervalle de deux coliques épouvantables dont tout l'hôtel a été frappé. Je suis encore sous le coup de cette infâme chiasse. Pas de chance !²⁸

Outre les désagréments de ses maux, l'écrivain doit subir également la promiscuité qui existe entre les curistes, qui fait que tout se sait, tout s'entend. Il ressent profondément toute la trivialité de l'acte de se sustenter, de digérer et de déféquer :

Mais jamais comme cette fois mes tristes nerfs n'avaient souffert du contact de la promiscuité de l'hôtel. Voir manger mes voisins m'était odieux ; les bouches sans dents, les gencives malades, la pioche des cure-dents dans les molaires creuses, et ceux qui ne mangent que d'un côté, et ceux qui roulent leurs bouchées, et ceux qui ruminent, et les rongeurs, et les carnassiers ! Bestialité humaine ! Toutes ces mâchoires en fonction, ces yeux gloutons, hagards, ne quittant pas leurs assiettes, ces regards furieux au plat qui s'attarde, tout cela je le voyais, j'en avais la nausée, le dégoût de manger.

Et les digestions pénibles, les deux W.-C. au fond du couloir, mitoyens, éclairés par le même bec de gaz, si bien qu'on entendait tous les "han..." de la constipation, l'esclafement de l'abondance, et le froissement des papiers. Horreur... horreur de vivre !²⁹

Daudet est un habitué des villes thermales à de nombreuses reprises. Malade incurable, il fait partie de ces curistes qui ne profitent pas des fêtes et des activités proposées durant la saison des eaux. Perclus de douleurs, il ne lui reste que sa plume grâce à laquelle il met des mots sur ses maux, et peint l'univers de ses "sosies en douleur". Défaitiste ou réaliste, il est conscient de l'inutilité des soins que l'on prodigue alors :

²⁶. *Ibid.*, p. 57-58.

²⁷. Edmond de Goncourt - Alphonse Daudet, *Correspondance*, éd. cit., p. 108.

²⁸. *Ibid.*, p. 225.

²⁹. Alphonse Daudet, *La Doulou*, éd. cit., p. 47-48.

Conseils entre malades :

“Faites donc ça !

– Ça vous a-t-il fait du bien ?

– Non.

– Guéri ?

– Non.

– Alors pourquoi me conseillez-vous ?”

– Manie³⁰.

³⁰. *Ibid.*, p. 50.